

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Littérature](#), [Pédagogie](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document est une réponse à :

[60. Paris, Dimanche 15 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-10-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'ai passé hier une douce journée.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°102/139-140

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 231, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/378-383

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°60. 9 heures mardi 17

J'ai passé hier une douce journée. Le N° 60 m'a été au cœur. Faites ce qu'il me laisse entrevoir. Un jeune homme qui m'est tout dévoué, Emmanuel de Grouchy, doit venir, vers la fin de cette semaine, passer au Val-Richer trois ou quatre jours. Rien de plus sûr. Chargez M. Génie de lui remettre pour moi, ce que vous voudrez m'envoyer. Ce sera comme si vous chargiez, M. Génie de me l'apporter lui-même. M. de Grouchy aura certainement à m'apporter des lettres, des papiers qui m'arrivent toujours rue de la ville l'évêque et que M. Génie m'envoie toutes les fois qu'il trouve une bonne occasion.

Vous vous rappelez ce que je vous ai dit Madame, rien, jamais rien que ce qui vous plaira autant qu'à moi. Ne faites donc rien qui vous contrarie. Mon plaisir en serait troublé. Mais, si cela se peut, le plaisir sera immense et la sûreté parfaite. J'ai répandu hier ma bonne humeur sur tout le monde.

Je me suis promené, j'ai causé, j'ai bêché le jardin de mes filles, j'ai donné à manger aux cygnes. Le soir, j'ai lu un fragment de voyage dans l'Inde, le récit d'une grande chasse aux tigres et aux bisons. C'étaient des transports de joie. Mais il faut que je prenne garde depuis que je suis au Val-Richer, j'ai lu à mes enfants deux romans de Scott *Ivanhoé* et *L'Officier de fortune*, une comédie de Collin d'Harleville, *Les châteaux en Espagne*, et hier cette aventure de chasse. Vous n'avez pas d'idée de l'état d'excitation où cela les met. Elles bondissent sur leur chaise, elles en rêvent la nuit d'après. Cela ne vaut rien. C'est le mal de notre temps d'avoir l'imagination trop excitée, trop avide d'émotions, d'aventures. Il faut en guérir l'enfance au lieu de l'en nourrir. Je choisirai avec soin mes lectures. J'éviterai celles qui ébranleraient trop fort les petits nerfs. Je veux cependant cultiver, amuser leur esprit. Il n'y a que moi qui puisse mettre dans leurs idées, dans leurs impressions un peu de variété et de liberté. Ma mère, qui les élève très bien les ferait vivre, si je n'étais là dans une sphère trop étroite et monotone. Elles s'en accommoderaient sans grand peine car elles sont naturellement douces et gaies ; et les âmes d'enfant, quand d'ailleurs on les traite fort bien ne sont pas difficiles à contenter. Mais je ne veux pas que rien manque à leur développement. Je veux qu'elles deviennent tout ce que leur nature, les rendra capables d'être que leur esprit soit aussi cultivé, leur vie aussi animée qu'elles le pourront laisser et supporter elles-mêmes. Je ne puis souffrir les tailles comprimées, les fleurs étouffées. Il faut arranger tout cela, et trouver cet éternel juste milieu. C'est mon métier partout.

Vous avez bien raison. Je n'ai pas été chez l'Ambassadeur de Sardaigne depuis son dîner. J'aurais dû y aller à mon dernier voyage. J'en ai oublié bien d'autres, mais je

ne le reproche lui plus qu'un autre. Ce sera ma première visite après le 31. Est-ce que vous étiez encore à Pétersbourg quand Mad. de Staël y est arrivée ? Que de choses j'ai à vous demander sur le passé ! Je ne puis souffrir, à ce sujet, la moindre ignorance. Il me semble que c'est une lacune dans ma vie. Mais qu'elle abominable idée ! Vous avoir vue en 1812 pour ne vous revoir qu'en 1837 ! Savez-vous, Madame, que cela fait plus de 18 jours ? Cependant, je suis bien sûr que je vous aurais reconnue.

J'ai achevé hier l'arrangement de ma bibliothèque. Il ne m'y manque plus qu'une chose, c'est que vous l'ayez vue. Quand vous vous y serez promenée à l'heure où le soleil y entre par les onze croisées, et la remplit de lumière, ou bien le soir comme ces jours derniers, à l'heure où la lune y vient et l'éclaire à son tour, je la trouverai charmante, accomplie. Jusques là, je m'y promènerai avec encore plus de désir que de plaisir.

11 heures

Je ferai ce que veut la prudence et j'engagerai M. Génie à avoir plus d'esprit. Mais par cette voie là, je puis écrire un peu à l'aise. Merci, merci de ce n° 61. Si vous ne copiez pas tout mettez quelque chose à la place de ce que vous ne copierez pas. J'aimerais mieux tout. Et puis j'aimerais encore mieux que tout fût de vous. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/994>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur231

Date précise de la lettreMardi 17 octobre 1837

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

20

promesse, à
 autre travail. Je
 suis, comme ces
 y vient et l'éclair
 accomplies.
 encore plus des

l'année.

L'engagement de M. de
 la p. p. p. p. p. p. p.

en son à la place
 même tout le p. p. p.
 dans l'école d'été.

J'ai passé hier une douce
 journée. Le n° 60 m'a été au cœur. J'ai ce
 qui me laisse entrevoir un jeune homme qui
 n'est tout d'abord. Emmanuël de Bruchy, doit
 venir, vers la fin de cette semaine, passer au
 Val. Riche. Loin au quatre jours. Bien de plus
 sûr. Chargez M. de Bruchy de lui remettre pour moi,
 ce que vous voudrez m'envoyer. Ce sera comme
 si vous chargiez M. de Bruchy de m'appartenir
 lui-même. M. de Bruchy aura certainement
 à m'appartenir des lettres, des papiers qui m'arrivent
 toujours rue de la Ville l'évêque, et que M. de Bruchy
 m'envoie toute la fois qu'il trouve une bonne
 occasion. Vous vous rappelez ce que je vous
 ai dit, Madame. Bien, jamais rien que ce
 qui vous plait, autant qu'à moi. Je fais
 donc rien qui vous contrarie. Bien plaisir en
 droit l'envie. Mais, si cela se peut, le plaisir
 sera immense et la lettre parfaite.

J'ai répandu hier ma bonne humeur sur tout
 le monde. Je me suis promis, j'ai tenu, j'ai

beché le jardin de mes filles, j'ai donné à manger
aux lycées. Le soir, j'ai lu un fragment de
voyage dans l'Inde, le récit d'une grande course
aux bêtes et aux bidons, l'épisode de transports
de joie. Mais il faut que je prenne garde. Depuis
que je suis au Val-Richou, j'ai lu à ma femme
deux romans de Scott, Ivanhoe et l'Assassin de
fortune, une comédie de Colton d'Harlowe, les
Châteaux en Espagne, et bien cette aventure de
Sham. Vous n'avez pas idée de l'état d'excitation
où cela les met. Elles bondissent sur leur chaises,
elles se rouent la nuit d'après. Cela ne vaut
rien. C'est le mal de notre temps d'avoir l'imagination
trop excitée, trop avides d'aventures
d'aventures. Il faut en guérir l'enfance au lieu
de lui nuire. Je choisirai avec soin mes
lectures. J'éviterai celles qui ébranteraient trop forte-
ment les petits corps. Je veux cependant cultiver, amener
leur esprit. Et n'y a que moi qui puisse mettre
dans leurs idées sans leurs impressions, un peu
de variété et de liberté. Ma mère, qui le clame
bien bien, les ferait vivre, si je habitais là, dans
une sphère trop étroite et monotone. Elles
s'en accommoderaient sans grand peine, car elles
sont naturellement douces et paisibles les ames
d'enfance, quand d'ailleurs on les traite fort bien.

ne sont pas dis-
pas que rien me
vous quelle des
voudra l'opable
certaine, leur vie
soudain et suppa-
les tailles, compri-
arrange, tout ce
c'est mon métier

Vous avez
l'ambassadeur de
Pauvres de y et
si c'est bien
lui, plus qu'un
après le St.

En ce que
Monsieur de Har-
à vous demander
à ce sujet, la
est une lacune
elle ? vous avec
devant qu'un 18
fait plus de 18
que je vous ai

J'ai obtenu
Il ne m'y man-

me à manger
payement de
la grande école
de transports
ne garde. Depuis
le à ma réponse
l'effusion de
Carlaville, la
direction de
l'état d'excitation
de leur caractère
la ne veut
d'avoir l'usage
l'écriture
que au lieu
de la me
admet trop forte
cultiver, amener
puisse mettre
moins, un peu
qui la clavier
l'air la dans
tancer. Elle
peine, car elle
des les ames
de fort bien,

ne leur par difficile à contenter. Mais je ne veux
pas que rien manque à leur développement. Je
veux qu'elle devienne tout ce que leur nature &
raison capable. Sûr que leur esprit doit aussi
cultiver leur vie aussi amicale qu'elle le permettant
d'être et supporter elle mêmes. Je ne puis souffrir
la haine comprimée, la fureur étouffée. Il faut
arranger tout cela par l'union et l'éternel juste milieu.
Et moi, moi, j'y parviendrai.

Mais avez bien raison. Je n'ai pas été chez
l'ambassadeur de Sardaigne depuis son dîner.
J'aurais dû y aller à mon dernier voyage. J'en
ai oublié bien d'autres, mais je ne le reproche
pas plus qu'un autre. Ce sera ma première visite
après la St.

Est-ce que vous êtes encore à Pétersbourg quand
Mad^{lle} de Stael y est arrivée? Que de choses j'ai
à vous demander sur le parti! Je ne puis souffrir
à ce sujet la moindre ignorance. Il me semble que
c'est une lacune dans ma vie. Mais quelle abominable
idée! Vous aviez vue en 1812 pour ne vous
revoir qu'en 1837! Avez-vous, Madame, que cela
fait plus de 25 jours? Cependant, je suis bien sûr
que je vous aurais reconnue.

J'ai achevé bien l'arrangement de ma bibliothèque.
Il ne m'y manque plus qu'une chose, c'est que vous

l'après-midi. Quand vous vous y serez promené, à l'heure où le soleil y entre par les onze vitres, la salle se remplira de lumière, ou bien le soir, comme ces jours derniers, à l'heure où la lune y vient et l'éclaircit. A son tour, je la trouverai charmante, accomplie. Jusqu'à là, je m'y promènerai avec encore plus de desir que de plaisir.

11 heures.

Je fais ce que veut la prudence et j'engageai M. Damié à avoir plus d'esprit. Mais par cette voie là je puis être un peu à l'aide. Merci, merci de u. n° 61.

Si vous ne copiez pas tout, mettez quelque chose à la place de ce que vous ne copiez pas. J'ai mis aussi un peu tout, et puis j'ajoute encore un peu que tout soit de vous. Adieu, cher.

jeune. Le 11
qu'il me laisse
m'est tout d'un
venir, vers la fin
Val. Richer le
Suz. Chargez
à que vous va
si vous chargez
lui-même. Et
à m'appartenir
toujours une de
bonnety toute
occasion. Vous
ai dit, Madame
qui vous plaît
donc vous qui
devrait travailler
devra immensément.

J'ai repassé
le monde, et